

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard Alexis BURQUIER

La presse

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 355-361

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# La Presse

La presse, à l'heure actuelle, sans conteste, est très répandue. Par une diplomatie rare, doublée d'une persévérance à toute épreuve, elle s'est fauflée partout, a peuplé de ses produits les milieux, en apparence, ingrats à son action. Par ses procédés courisans, elle fascine irrésistiblement, par sa voix charmeuse, elle séduit, à coup sûr, ceux qu'elle aborde. Aussi, elle est puissante, elle compte ses sujets par milliers que, plus qu'aucun tyran, elle conduit à sa guise et mène à la baguette.

Or, entre quelles mains, se trouve cette omnipotence de la presse ? Hélas ! ajoutons à tant d'autres, ce pénible aveu, qui les explique, qui, vraisemblablement, nous donne la clé de nos énigmatiques défaites dans bien des pays comme des victoires inespérées de nos adversaires sur le terrain religieux, social, politique : les quatre cinquièmes de la presse sont entre les mains de nos ennemis.

L'homme, sur une vaste échelle, dans tous les degrés de la société, se jette, tête baissée, dans les redoutables étreintes du mauvais journal, qui, bientôt, l'étoufferont sans miséricorde. Il s'intoxique à l'aveuglette, et, à dose plus ou moins forte, du venin de la presse ordurière qui, tôt ou tard, produira infailliblement son effet.

L'ouvrier, entretient bien vive dans son cœur, la haine du patron, que lui chante à l'oreille, chaque jour, la feuille reçue à la porte de l'atelier. Il y suit, avec passion, les séduisantes théories du partage des biens ; elles sont faites sur

un ton si bon enfant qu'il en est épris. Aussi, le jour, il se berce des chimères socialistes : la nuit il fait des rêves d'or : Il sera bientôt l'heureux propriétaire ! il le croit du moins.

Tout récemment, une pauvre femme, mère de huit enfants, disait à un monsieur, qui s'intéressait à sa misère : « *Mon* homme pense que tout cela va finir, car il voit dans son journal, qu'on donnera de l'argent aux ouvriers avec celui qu'avaient entassé les religieux et les sœurs. » Elle ajoutait ingénument : « Mais je n'y crois plus guère, depuis le temps qu'on promet. »

L'enfant, le jeune homme, dont l'âme est une cire molle, qui pour toujours conserve les traits qui y ont été tracés, qui, à ce titre est quelque chose de sacré et a droit à des égards, n'est pas épargné. Loin de là ; il est guetté, à chaque pas, par cette misérable pieuvre de la mauvaise presse.

« Plus de 30,000 romans immoraux sont distribués chaque jour à la porte des écoles de Paris, déclarait à la Chambre, dès 1882, le ministre de la justice. »

Dès ce moment, ce nombre, à peine croyable s'il n'était officiel, n'a fait que grandir dans des proportions à faire peur. La presse ordurière ne s'est pas confinée à la Capitale ; elle a jeté son trop plein qu'elle déverse encore à flots, sur la province et au de là : aussi le monde en est inondé littéralement et, pour le sûr, la Suisse romande n'est pas sans recevoir force éclaboussures.

Et les lectures de nos jeunes filles ? Souvent comme leur costume c'est du frou-frou ; quelquefois aussi, hélas ! de la honte. Plus même, en public, cette aimable pudeur qui sied tant à leur personne et qui jusqu'ici était leur apanage ! on les surprend à lire dans les tramways, avec un calme de vierge, des choses qui suivant l'expression d'Alphonse Daudet, feraient rougir des singes. Naguère encore, sous nos yeux, une enfant de 15 à 16 ans, dans un wagon de chemin de fer, s'adonnait avec une passion que trahissaient son regard malheureux et ses joues de coquelicot, à un infâme

roman de Zola : près d'elle, elle avait placé l'*Humanité*. Mon Dieu ! Se souciait-elle de respecter nos yeux ? Il n'y a plus de délicatesse dans l'âme avilie ! Admirait-elle, comme le reste des voyageurs le pittoresque de nos Alpes ? Pour le cœur corrompu, il n'y a plus de beautés. Elle ne l'aurait pu ; l'oisillon séduit par le serpent, ne saurait se déprendre.

La mère de famille, cet ange du foyer, l'âme de la maison, chargée de façonner les siens au moule de la vertu, n'est pas sans avoir subi l'influence de cette mode envahissante de la mauvaise presse. Le Chanoine Mosquelier, raconte dans le *Clergé et la Presse*, cet exemple dont il a été témoin.

« Je me trouvais récemment en wagon. A côté de moi, il y avait un ménage avec un petit garçon. C'étaient manifestement de braves gens. Tous trois m'avaient salué avec une respectueuse sympathie à mon entrée. Le train en marche, le père déploya le *Petit Journal*. Soit ! Mais je vis la mère tirer de son sac une de ces affreuses publications illustrées comme il en existe peu et dont les titres sans-gêne peuvent à peine s'écrire ici.

Et cette *honnête* femme se mit à lire, à regarder en souriant ces dessins polissons, dont la transparence du papier laissait voir ce débrillé anatomique.

Mais le comble des combles, c'est qu'après s'être repue de cette ordure, cette mère passa la feuille à son garçon assis à côté de moi, un enfant de treize ans, à l'œil éveillé et intelligent ! C'était trop fort. Je fis une observation polie mais émue au père. Celui-ci rougit, gronda sa femme et prit le papier des mains de l'enfant.

— Je n'avais pas réfléchi, balbutia honteusement la mère. On ne peut être plus naïvement méchante ; on ne saurait avoir plus de malfaisante candeur.

De pareils exemples, également vécus, loin d'être rares, pourraient être cités par milliers. Oui, l'homme, souvent inconsciemment, aimons à le croire, sur une vaste échelle,

suce avec avidité le poison que lui distille, chaque jour, goutte à goutte la mauvaise presse. D'ailleurs, elle est à sa disposition, partout où il porte ses pas.

Entrons dans une échoppe d'ouvriers même bons : qu'y voyons-nous ? Souvent, sur une table de sapin, mal équilibrée, à côté de maigres reliefs, toute ouverte mais froissée, une publication haineuse, étoilée d'images croustilleuses, avec un titre flamboyant, qui, après le repas, a servi d'aliment aux âmes de toute cette famille.

Et dans la chaumière du paysan ? Une feuille graveleuse, découpée dans une grande revue illustrée, collée, bel ornement ! sur le mur, non dans un coin obscur, mais en pleine lumière, bien en évidence. Les gens de la maison, les étrangers qui arriveront, s'ils ne sont sur leurs gardes, y souilleront leurs yeux et peut-être... leurs cœurs.

Dans l'habitation bourgeoise, c'est plus fort. Dans une riche bibliothèque, bien montée, vous trouvez rangée en bel ordre, sur des rayons luisants de propreté, toute une kyrielle de ces romans contemporains, à couverture jaune, de 3,50, qui hurlent de côtoyer des livres de piété... même mièvre. Ceux à l'index, n'y sont pas rares, ni honteux à l'honneur qui leur est fait, encore moins délaissés, aux traces d'usure qu'ils portent.

Sur le guéridon du salon, vous constatez les dernières publications mondaines, depuis le blanc pâle jusqu'au rouge écarlate. La mère en fera ses choux gras, aux moments de loisir, la soirée surtout, alors que tout son monde sommeillera. C'est si charmant, si bien dit, si bien présenté que l'on peut bien lire cela ! D'ailleurs elle, elle est intangible ; puis l'épreuve de sa vertu n'est plus à faire. Oui, comme si la cire ne se fondait au soleil d'été, et le feu avait cessé de brûler !

Pour ses enfants, il n'y a pas de danger, elle soustrait tout à leurs regards et, eux, ils sont si délicats qu'ils ne sauraient y toucher. — Inconscience maternelle — La

fillette avec sa candeur liliale, a tout vu, a tout lu, tout dévoré, surtout s'est tout assimilé avant d'être soupçonnée de la moindre curiosité; quant à son fils, y eût-il quelques traces d'indiscrétion, il faut bien que jeunesse se passe, c'est-à-dire, se perde.

Entrez dans un wagon de chemin de fer, dans toutes les classes vous apercevez des bras tendus comme d'aimables pupitres, s'ils n'étaient malfaisants, présenter à vos regards délicats qui ne savent où se reposer, des gravures légères, des titres de brochures malsaines et d'autres choses plus épicées encore. Au départ, maint voyageur laissera sur le siège qu'il occupait ces malfaisances qui continueront le long du jour leurs œuvres criminelles d'offenses : empoisonner les imprudents qui ne sauraient être sur leurs gardes en face d'un pareil fléau. Qu'il y aurait gros à dire encore sur les étalages de nos magasins même à la campagne, sur les expositions des librairies dans les rues des villes, sur les ventes des bibliothèques des grandes gares ! Le journal *des Débats* écrivait : « Aujourd'hui, on ne saurait faire un pas sur les boulevards, aux abords des gares et dans les passages, sans être assourdi et harcelé par des nuées d'individus qui non contents de crier leur marchandise, l'étaient sous les yeux de tous les promeneurs et vous poursuivaient de leurs obsessions.

Le fléau n'est pas circonscrit à Paris. Dans toutes les gares, sur les moindres plages, dans les bourgades les plus reculées, c'est une invasion de camelots mettant leur talent au service des entrepreneurs de polissonneries. On a peine à s'expliquer que le Parquet laisse impunément exposer et vendre des dessins dont le moins indécent aurait valu à son auteur quelques mois de prison pour outrages aux bonnes mœurs. » Comment expliquer cet envahissement de la mauvaise presse ? Par la franc-maçonnerie. Elle veut rendre les pays latins où règne le christianisme, athées et libres-penseurs. Son arme pour réaliser son plan : « Corrompre les

mœurs et par là corrompre les idées pour atteindre le christianisme » est la mauvaise presse. Écoutons le compte-rendu de cette oeuvre maçonnique, fait par son directeur lui-même : « Nous possédons, dit-il, les fiches de 15000 correspondants et adhérents. Nous avons établi depuis un an près de 1000 services nouveaux de journaux. En admettant que 5000 de nos services fonctionnent normalement (et c'est bien là un minimum), c'est plus de 100.000 francs de lectures gratuites de journaux républicains que nous répandons dans les campagnes les plus inféodées jusqu'ici à la réaction.

Voici encore quelques résultats de l'exercice 1903-1904.

35 services roulants de revues fonctionnent déjà et alimentent 350 correspondants — soit environ 1500 francs de lectures répandues gratuitement par ce moyen.

Nous avons réuni depuis quelques mois plus de 4000 ouvrages avec lesquels nous allons former des bibliothèques circulantes de toutes natures. Nous avons recueilli environ 4500 francs pour la souscription que nous avons organisée autour du livre de M. G.... Nous avons reçu les souscriptions de plus de 90 loges maçonniques, de 35 sections de la Ligue des Droits de l'homme, de 17 sections, etc.. »

C'est assez dire : voilà pourquoi la mauvaise presse, comme un torrent, inonde chaque jour les rues de nos villes, les grands et les petits chemins de la campagne, envahit la maison, gravit les escaliers, les étages, franchit le seuil de toutes les familles : elle veut empoisonner le père, la mère, les enfants.

Aussi, elle a déjà fait les pires besognes. Le mal est immense. Pourquoi le bon peuple, l'ouvrier fait-il feu sur son frère ? se promène-t-il dans les rues, à la suite d'un drapeau rouge au crêpe noir, respirant la haine du maître de tous ses pores ?

Il a lu le mauvais journal. « Quand même une population tout entière viendrait autour de la chaire, le peuple le plus

religieux du monde qui lirait les mauvais journaux deviendrait au bout de trente ans un peuple d'impies et de révoltés. Humainement parlant, il n'y a pas de prédication qui tienne devant la mauvaise presse ». Cardinal Pie.

Pourquoi cet enfant, de sa nature si généreux, salue-t-il le prêtre qu'il n'a jamais vu, aux cris de « Hou ! Hou ! ».

Pourquoi les pâles voyous, à 20 ans, déchargent-ils avec le calme de l'innocent, leur arme sur un frère, une sœur, un père comme sur une cible ? Ils ont lu les mauvais feuilletons. Ravachol a fait cette déclaration : « Ma mère m'a élevé dans les croyances catholiques. Le mauvais journal et les conférences m'ont perdu. Je débutai par le collectivisme et j'aboutis à l'anarchisme ».

Pourquoi cette jeune personne, tombe-t-elle dans la honte, vit-elle dans le désordre, et à 20 ans, désespérée de la vie se réfugie-t-elle dans la mort ? Elle reposait tous les soirs, sur un oreiller fait de romans immoraux.

«Le poignard le plus aigu, le poison le plus actif et le plus durable, c'est la plume dans des mains sales. Avec cela on gâte un peuple, on gâte un siècle. Il s'écrit aujourd'hui des choses qui lèveront en semence de crimes » . Louis Veuillot.

Aussi, il semble que nous devons saisir cette parole de Léon XIII : « Il ne se tromperait guère celui qui attribuerait principalement à la mauvaise presse l'excès du mal et le déplorable état de choses où nous sommes arrivés. »

(A suivre)

B. BURQUIER.